



Jacques DUMESNIL
dans MALARIA

16^e Année
TOUS LES
JEUDIS

MALARIA

N° 607 B
24 Juin 1943
2 fr. 50

NOUVELLES...



Bernard Blier fera partie de la distribution de *La Lamenture d'Alfred* en *coin de la rue* que prépare très activement Daniel Norman. On parle aussi de François Périer et Gabrielle Dorval, peut-être sera-t-il également de *La Demoiselle de Carton*.

⑤

La nouvelle pièce de Jeanne Le Létrix : *La Dame de Minuit* se joue à six et à l'apéro. On sait que les deux interprètes en sont Sylvie Carrier, Jeanne Brolin, Roger Galland, Gilbert Gil, Georges Iolu et J. M. Duvat.

⑥

Mademoiselle Swing, Irène de Trébert, devient professeur de swing au Conservatoire de jazz de Paris.

⑦

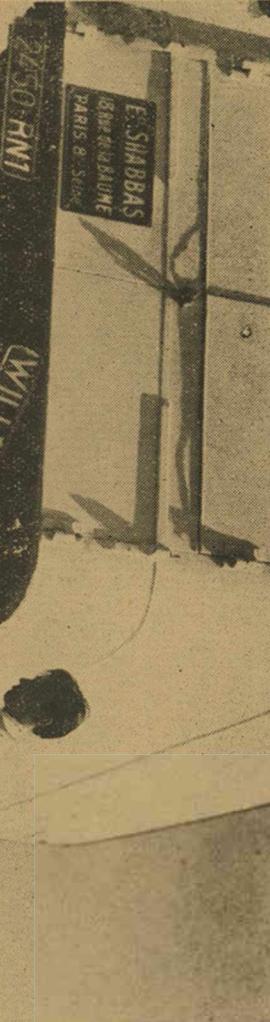
Elina Labourdette joue dans la pièce de Jean Verne : *Jérôme* qui se donne actuellement au Théâtre Saint Georges.

⑧

Le Pavillon d'Amériques de Charles Mervé d'après un roman de Simenon, vient d'abordre la scène. Romuald Joubé, Jacques Vassivière, René Robert, Andréa et Jeanne Reinhardt l'interprètent.

⑨

Jean Anouilh vient à la mise en scène. Il va réaliser un film tiré du *Voyageur sans bagages* et Pierre Fresnay en sera la vedette...



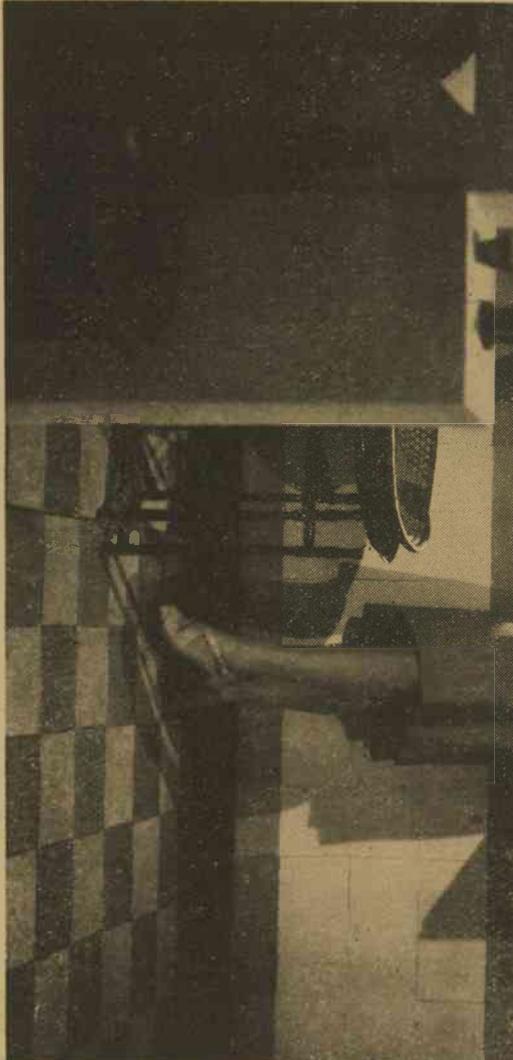
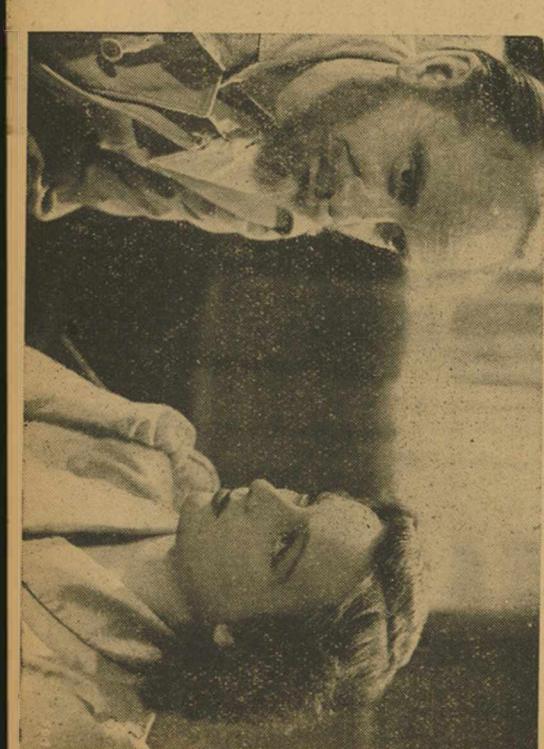
Ginette Leclerc prendrait-elle goût à Tino Rossi qui pourtant ne fut pas aimable avec elle dans *Flévres*? En tout cas, elle « renait ça » dans *Le Chant de l'Exilé*, et une fois de plus elle le ratera... Pas de veine!

On pense à Jules Verne et à son *Tour du Monde* en 80 jours, devant la randonnée du Camion Blanc qui doit dans un temps fixe, faire accomplir au vieux gitan mort le périple qu'il mit sa vie entière à courrir. Et cela ne va pas sans anicroche. Mais avant que la salle ne se rallume, François Périer et Jean Paredès, malins imprévus, se seront tirés d'affaires.

DE PARTOUT...



... le même Jean Anouilh écrit une pièce que creera très probablement Renée Saint Cyr et qui sera, encore très probablement, jouée à la Comédie des Champs Elysées.



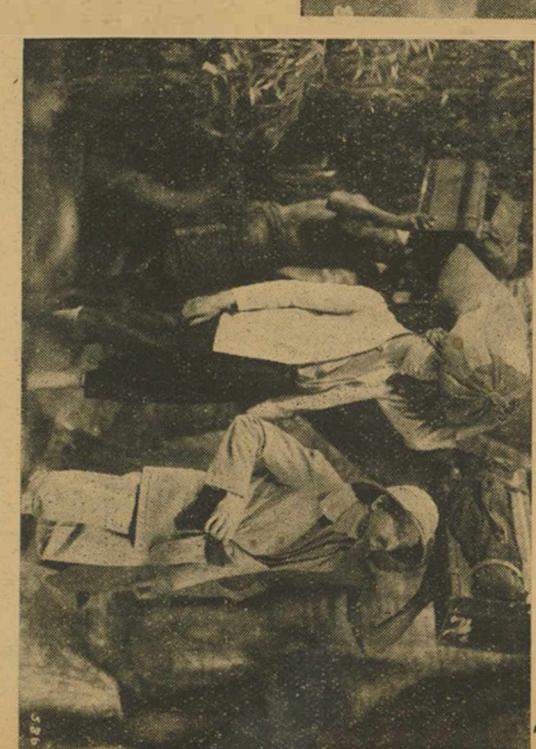
Il y a dans un film « colonial » un côté documentaire déguisé qui généralement indispose le spectateur. Il a la désagréable impression du monsieur auquel on essaie de refiler en doute et peut-être en prime, un bibelot dont il n'a pas besoin. Le public n'est pas aussi farouche, mais il est hostile au documentaire qu'on veut bien le dire. C'est une bonne excuse pour lui faire ingurgiter, bon au mal au bien, un certain nombre de courts métrages qui n'ont de documentaire que leur nom.

Aujourd'hui ce genre de difficultés se trouve aplani, tout au moins en ce qui concerne le film « colonial ». Il n'y a plus à craindre que le cinéaste déborde sur la psychologie des êtres et les fasse, ainsi, passer au second plan. C'est pourquoi, en réalisant à notre époque, *Malaria*, Jean Giono a en les coudées franches pour nous montrer un elmat d'âmes. Mais, si le paysage ne sert que de toile de fond, il faut pour mettre le spectateur dans l'atmosphère, faire évoluer devant lui, des personnages qui, moralement et surtout physiquement, seront atteints de malades typiquement loaux. Et quoi de plus suggestif, quoi de plus directement excessif et par là même

Malaria ?

Nous ne sommes pas loin de croire que ce film « exotique » réalisé à une petite distance de la Tour Eiffel a la grande possibilité d'être une étude sur les coloniaux, sur leurs efforts, sur les obstacles qu'ils rencontrent, sur tout ce qui leur donne à leur retour dans la métropole une poignée de main chaude et

prédispose à d'autres malades et à cette terrible fièvre. Dans ce groupe restreint, où chacun hésite à mettre un peu trop d'espace entre lui et son voisin, les sentiments et bientôt les passions vont s'excéder. Etrange élimat et étranges situations qui donnent à un domestique observateur un pouvoir indéniable sur les maîtres. Tout s'amplite terriblement, dans la tête des fiévreux et même dans celle des bien-portants qui pourront, trop sévèrement peut-être, des faiblesses sans importance sous d'autres yeux. Les vérités premières comme : le bien-du-voisin-qui-n'est-pas-le-mien, y prennent une singulière force, à côté d'autres éléments non moins irrésistibles, comme l'eau et l'ombre. Et par dessus tout la crainte de la fièvre qui la fait venir bien avant son heure, cette fièvre qui fausse les valeurs, paraît lysis les efforts de tout un groupe, plane enfin sur ceux qui ont su s'en défendre et qui elle guette sans arrêt. Quels avantages peut espérer tirer de ces hommes abattus un boy mystérieux, que l'argent n'intéresse pas? Comment se défendre, enfin, contre une impression de terreur, d'isolement, et surtout contre la terrible



MALARIA
et l'ambiance exotique

Éléments

Familyens

PAYSAGES DE RÊVE...

4



Hans Sönnker et Lotte Koch
arriveront-ils à dominer le sort
que le fleuve semble leur avoir
jeté ? (La Proie des Eaux).

Lorsque l'on s'obstine en créant un film

à vouloir « faire international », on arrive

à neuf fois sur dix à un échec. C'est as-

sez logique. Le producteur croit qu'il

existe un certain nombre de sujets, de ma-

nières de « réagir » qui sont perceptibles par

les êtres de formations et nationalités di-

verses et souvent opposées. Or ce commun

d'ordinaire n'existe pas, alors que tout

au contraire un pays étranger est pris

par ce qu'il y a « d'exotique » dans une

production nationale. Le film américain

connaît sa vocation parce qu'il exprime des

séènes typiquement américaines, une ma-

nière de réagir qui n'était pas la nôtre...

Si nous pourrions voir ici des films japo-

nais nous voudrions qu'ils fissent typi-

quement japonais et non qu'ils essaient

d'être un peu français.

C'est ainsi que chacun s'est spéciai-
sé dans quelques sujets, quelques facons
de les représenter, trouve sa pleine forme

Des êtres se cherchent à travers une nature hostile...

O'est La Proie des Eaux.



lorsqu'il accepte ce cadre. Le cinéma allemand qui a connu d'extraordinaires

succès avec des expressions et des mo-

uves spécifiquement germaniques, risque

de s'égaler lorsqu'il essaie de concurren-

cer telle ou telle production sur un ter-

rain qui ne lui est ni familier, ni favora-

ble. Par contre il semble bien qu'il y ait

un domaine où le cinéma allemand soit

inégalable, c'est celui où l'homme affronte

la nature. Nous gardons tous un extraor-

dinaire souvenir des films de Fank : La

Montagne Sacrée, Les Chevaliers de la

Montagne, L'Enter du Pitz Palu, Tempête

sur le Mont-Blanc. Au moment où peu de

films allemands passaient en France,

nous avons vu néanmoins un Marajo, où

la nature halbaine dominait le per-

sonnage central qui finissait par la vain-

cue... Quand même.

La montagne, le vent... Tout cela cor-
respond à une vieille tradition allemande
on pourrait dire une mystique, cela re-
monte très loin, plus loin que l'on ne sait
rait le préciser. Cela fait partie d'une
poésie, mais aussi au-delà d'une mysti-
que. Tout le florilège allemand, toutes
les légendes qui ont formé l'âme de ce
peuple, leur musique même, tout évoque
les esprits de la nature. Le cinéma ne
peut jamais être que l'héritier d'un peu
plus familier de ces grands et profonds
mouvements. Même lorsqu'il semble s'en
évader, il y revient.

Dans cette Ville Dorée de Veit Harlan,
qui semble parfois toucher au roman-
tique, le marais domine les héros, c'est
pour l'avoir abandonné que la petite pay-
sane brise sa vie, c'est vers lui qu'elle

se situe dans une région précise, évoquer

une histoire de famille exacte... C'est jus-
tement à cause de cet état de triste, au
quel elle peut porter de classe internationale

d'honneur qui fut refusé à des efforts au-

trement prétentieux.

M. ROD.

revient, c'est à lui que le père montra le
poinç.

Dans La Proie des Eaux, c'est encore
le vieux mythe de l'eau qui mène le mou-
vement. Il ne singul en aucune façon
d'une évocation ou d'une légende mais
bien d'une chose directe. L'aventure sou-
timentale, l'aventure presque policière de-
vient secondaire à côté du personnage du
fleuve. Le fleuve c'est la menace perman-
ente, c'est lui que l'on se défie, c'est
lui qui gagne la partie au début et la perd
à la fin. Le fleuve comme un Dieu pâle
doit avoir ses victimes et quand dans les
derniers moments de l'action, deux per-
sonnages sont emportés dans ses flots, il
semble qu'un ultime tribut lui ait été payé
pour justifier la victoire de l'homme.

Tout ceci est pour le cinéma allemand un

élément familier, il y évolue à l'aise, il
peut y trouver les accents et l'expression

qui lui conviennent. Ses comédiens même

sont tuiles à cette mesure : êtres nuds

et massifs, dépayrés dans des complica-

tions intellectuelles, ils prennent dans les

drames élémentaires une grandeur réelle.

Le metteur en scène aussi trouve la son-

« climat » favorable. Elles entrent dans

la pluie, elles luttent contre un ennemi

démêlé, vieux personnages qui semblent

tout vivants, être entassés dans un cadre de

légende. La Proie des Eaux est une ou-
vre fauvement régionale, on pourrait

dire locale, même. Elle peut certainement

se situer dans une région précise, évoquer

une histoire de famille exacte... C'est jus-
tement à cause de cet état de triste, au
quel elle peut porter de classe internationale

d'honneur qui fut refusé à des efforts au-

trement prétentieux.

M. ROD.

Nous disions la semaine dernière — il

ne s'agit pas d'un feuilleton — que les

peuples de la planète de Croisières Sidé-
rales feront frémir les savants austères,

mais qu'après tout les savants austères

n'étaient pas des gens particulièrement

intelligentes si sensibles dans

le temps que lorsque les héros,

aussi jeunes que le jour du départ, arri-
vent sur ce qu'il est convenu d'appeler le

plancher des vaches, ils y retrouvent des

amis et des parents considérablement viellis. On ne saurait tout prévoir. Mais heu-
reusement, à ce moment-là, on a perfec-

querie et Croisières Sidérales n'est a

aucun moment une histoire lourde, bien

au contraire, les personnages se retrou-
vent. Ils reviennent même sur la terre où

les attendent pas mal de surprises, no-

tanlement une différence si sensible dans

la notion du temps que lorsque les héros,

aussi jeunes que le jour du départ, arri-
vent sur ce qu'il est convenu d'appeler le

plancher des vaches, ils y retrouvent des

amis et des parents considérablement viellis. On ne saurait tout prévoir. Mais heu-
reusement, à ce moment-là, on a perfec-

querie et Croisières Sidérales n'est pas un do-

ment. »

Ne prenons pas la question du documen-
tation, nous avons assez souvent l'occasion
de préciser notre point de vue là-dessus,
mais mettons quand même les points sur
les i. Croisières Sidérales n'est pas un do-



es dernières années, personne ne s'y était
risqué. L'imagination qui réclame ses droits
à tout versant, reste prise de court lors-
qu'elle est mise au pied du mur. Par con-
séquent, depuis deux ans, le rêve a repris pos-
session du domaine cinématographique...
Mais il n'y a généralement trouvé que des
décors aux dimensions humaines. En
échangeant de planète, on a trouvé toutes
les données du rêve et quelques-unes en
plus.

Mais on craint le dépaysement, rien
n'est plus ardu que l'illogisme, il faut un
esprit de suite plus grand que dans le
réel. Si l'on se perd, on arrive à la louto-

tionné le voyage, une gare régulière fonc-
tionne et les vieux n'ont qu'à retourner
faire un petit séjour dans le pays du rêve

pour se retrouver au niveau des premiers.

Après tout, rien n'est rafraîchissant
comme ces histoires d'anticipation, on a
la sensation que les réalisateurs y ont
pris un plaisir aussi extrême que les
spectateurs, si ce n'est plus encore.

Rochers aux formes de plantes, fleurs
de pierre, mets étranges et habitants de
paradis terrestre, maisons bizarres et tout
cela si près de la terre, évoquant irrésis-
tiblement une exposition internationale,
que voilà un cadre sympathique pour y

A.

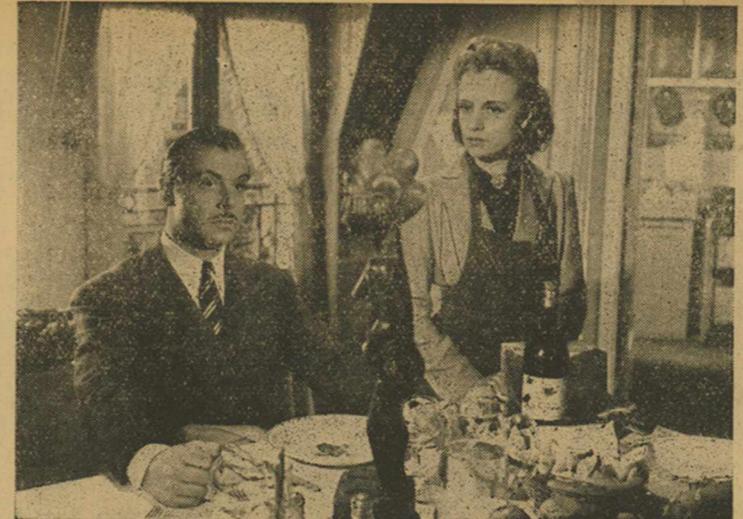
5



Edwige Feuillère fut classée naguère : la plus élégante des vedettes. Facile à dire, mais réputation ardue à tenir... Qu'importe, elle ne dit jamais comment elle se débrouille, personne du reste ne le lui demande mais elle tient sa réputation, dans Luerée, le pompier de service n'en est pas revenu et sa femme, le soir, a ouvert de grands yeux quand il lui a décrit la robe du jour...



On ne trouve jamais assez brutales les bagarres cinématographiques, mais comment fait Brasseur pour se sortir de l'histoire s'il tourne plusieurs fois avec autant de fougue cette scène de *L'Honorble Léonard* ?



Les images de repas abondent dans nos films. Il faut leur être reconnaissants de savoir ignorer les contingences du moment et de nous épargner les sempiternelles plaisanteries sur les tickets... Néanmoins, comment font-ils pour servir dans *Le Capitaine Fracasse* un repas aussi pantagruélique et comment diable Fernand Gravey peut-il affronter les fatigues de son métier s'il n'a pour se nourrir qu'une assiette aussi vide que celle servie par Suzet Malis dans *Domino* ?



COMMENT FONT-ILS ?



Dans *Malhia la Métisse*, tous les comédiens, ou presque, se sont un peu tiré les yeux et jauni le teint... Comment font-ils s'ils manquent de démaquillant pour reprendre avec le plus grand sérieux leur vie civile habituelle ?



Comment font-ils ces heureux veinards qui boivent vins et champagne à longueurs de films? C'est peut-être en voyant des photos comme celle-ci, tirée de *Monsieur des Lourdines* (ici, Maxime Fabert) que tant de jeunes gens se sentent attirés par la vocation et nous écrivent : « Comment faut-il faire ? »



Dans une scène comme celle-là (la mort de Mimi dans *La Vie de Bohème*) il est d'usage que le metteur en scène conseille à sa vedette : « Ce n'est pas difficile, sois naturelle »... Oui, mais voilà...

LA critique

LE VOYAGEUR
DE LA TOUSSAINT.

Il est encore des gars qui verbalement et anonymement, ou publiquement et par écrit, dénigrent la production cinématographique française actuelle. Je veux bien croire qu'ils sont sincères. Ils s'imaginent avec tant de force que tout était tellement mieux « avant », que tout, naïvement ils ne s'aperçoivent pas de ce qui a changé. Il y aurait un certain nombre de films à leur donner en réponse.

UNE HEURE DE METRO UNE DEMI-HEURE D'AUTOBUS UNE COURSE A PIED pour voir



Rien ne ressemble plus à un reportage de studio qu'un autre reportage de studio, aurait déclaré M. de La Palice si il avait connu le cinéma. Le plateau a beau chan-

ger de place, les décors de motif et les acteurs de nom, c'est presque toujours pareil. Mais, à Paris, il y a une très grosse différence entre une visite au studio d'aujourd'hui et celles que l'on faisait avant la guerre. Elle est avant tout dans les moyens de locomotion. L'autre jour, pour voir tourner quelques scènes du Colonel Chabert au studio de Saint-Maurice, ce fut une véritable expédition. D'abord une internationale randonnée en métro où le fameux Dubon... Dubon... Dubonnet des tunnels a aussi radicalement disparu que le nom moins fameux. Allez Frères, au Châtelet des stations. Une fois arrivés au Château de Vincennes, il a fallu un sprint à tout casser pour ne pas rater l'autobus de Joinville qui a tendance à démarrer juste au moment où un flot de voyageurs sort de la bouche du métro. Le trajet de Vincennes à la gare de Joinville-le-Pont est sans histoire. Il dure longtemps, mais quand même moins en autobus que dans ce petit train impérial qui va jusqu'à L'Inné. Brèves et y arrive on ne sait comment. Encore une dizaine de minutes de marche et nous voilà enfin devant ce qui fut autrefois les tragi-comiques studios Paramount.

On pénètre dans une vaste cour des deux côtés de laquelle s'élèvent les bâtiments administratifs, les laboratoires et la cantine. Le tout est propre, il y a des fleurs et des plantes. C'est plutôt gai et agréable. Devant l'entrée des studios pro-

prennent dits, la petite pièce d'eau qui entoure les murmures confidentiels d'Alfred Savoie et de Saint-Granier lorsqu'ils chahotent, voilà plus de dix ans, leurs soucis et leurs espoirs durs. Comme de juste, le petit voyage que nous venions d'effectuer nous avait mis en appétit, il valait donc mieux commencer la visite par le restaurant. Ici, tout le monde se connaît, tout le monde est du bord. L'heure est déjà avancée, la cantine n'est donc pas pleine, mais à diverses tables on reconnaît parmi les groupes des « personnalités ». Devant nous, ce colosse à barbe blonde, c'est évidemment Jean-Paul Paulin qui vient de terminer son film *L'Homme qui vendit son âme au Diable*. A côté, voici Léon Joannon qui tourne sur un plateau les premières scènes de *Lucrèce* pas encore avec Edwige Feuillère, mais déjà avec Jean Mercanton. Je serre en passant la main à René Ginet qui fait toujours du Journalisme, mais réalise des documentaires. Il vient de finir un film intéressant *Deux Rivières* et s'apprête à tourner un petit documentaire sur l'histoire d'une chanson avec Maurice Chevalier.

On ne voit personne de la production du Colonel Chabert. C'est qu'ils sont en plein travail, eux. Nous entrons enfin sur le plateau et immédiatement nous comprenons que cela valait bien le déplacement et le cent mètres à de Vincennes. Un son mé-

ticuleux semble avoir été apporté à l'éclairage des décors du film qui font une impression énorme. Jacques Colombier a bien travaillé, il peut être fier. Nous tra-

versons plusieurs chambres majestueuses

avant d'entrer dans le salon de l'ancien-

ne colonelle Chabert, en l'occurrence Marie Bell, qui reçoit la visite d'Aimé Clariond.

Je ne sais si c'est à cause de la présence

de ces deux sociétaires à parts égales de

la Comédie-Française ou bien à cause de

l'absence, ce jour-là, de Raimu, mais l'at-

mosphère dans laquelle l'équipe travail-

lait était vraiment étonnante. Un calme

absolu, une courtoisie rare régnait sur

le plateau. Un monsieur grisonnant, ha-

bille correctement, un manuscrit à la main

se promène dans le décor et parle à mi-

voix. C'est René Le Hénaff, le metteur en

l'appareil. La scène n'est pas compliquée

en soi, un simple dialogue, mais il sera

pris de façon originale et donne du fil à

retorde au chef-opérateur Robert Lefèvre.

La scène sera en effet tournée en travel-

ling combiné avec un panoramique. Il

s'agit de ne pas rater l'effet. Marie Bell,

LE COLONEL CHABERT

debout en face de l'énorme portrait mu-

ral qui représente son mari, donc Fernand Fahré, est impressionnante dans ses atours de grande qualité. Aimé Clariond, le pied posé sur un morceau de bois qui indique l'endroit d'où il devra partir pour se rapprocher de sa partenaire au cours du dialogue, a non moins grande allure. Il est le notaire qui vient annoncer à l'an-

cienne colonelle Chabert, aujourd'hui re-married, que le colonel que l'on croyait mort, est bien en vie.

Tout est prêt, on va pouvoir tourner. Dernière répétition. Clariond attend. « Que faut-il faire ? » demande Marie Bell. Clariond se rapproche et répond : « Ve-nez à mon étude jeudi à deux heures, Ma- dame. Il sera là. » « M'aime-t-il tou- jours ? » Nouvelle réponse du notaire : « Je ne crois pas qu'il puisse en être autrement, Madame. » Un long regard, puis Marie Bell se retourne, va vers le fond du salon et là, tirant la sonnette, elle dit : « Je viendrai, monsieur. » Les acteurs sont impeccables, ils ont joué sans exagération, mais avec cette force de conviction qui caractérise les bons comédiens. Seule la technique n'est pas encore au point. Les protagonistes peuvent donc se permettre quelques instants de repos. Je mentrais en disant que cette pause me permet d'interviewer Marie Bell ou Aimé

Clariond, car c'est au contraire eux qui me

questionnent. Tout-à-coup, sortant d'un

panneau du mur comme un diable de sa boîte, surgit un petit homme tout de jaune vêtu. C'est Jacques Baumer. Il était prêt à tourner, lui aussi, mais comme ce n'était pas encore son tour, il serrait les mains de toutes les personnes présentes, puis s'excusa : « Je retourne dans ma garçonnière » et repartit comme il était venu.

On pouvait enfin tourner, tout était au point. On enregistra la scène deux fois. A la deuxième, l'ingénieur du son et la script-girl vinrent trouver le metteur en scène pour lui dire que « Madame Marie Bell s'est trompée et a dit deux fois **Que faut-il faire ?** au lieu de dire une fois cette phrase-là et une fois **Que dois-je faire ?** ». Mais cela n'a heureusement aucune importance, car Marie Bell savait que l'on ne gardait pas cette partie de la scène. Cette phrase était en effet gardée dans un plan précédent d'Aimé Clariond.

Sur la pointe des pieds, pour n'apporter aucune fausse note dans cette atmosphère de cordiale courtoisie, nous nous glissons dehors.

— LA REVUE DE L'ECRAN —

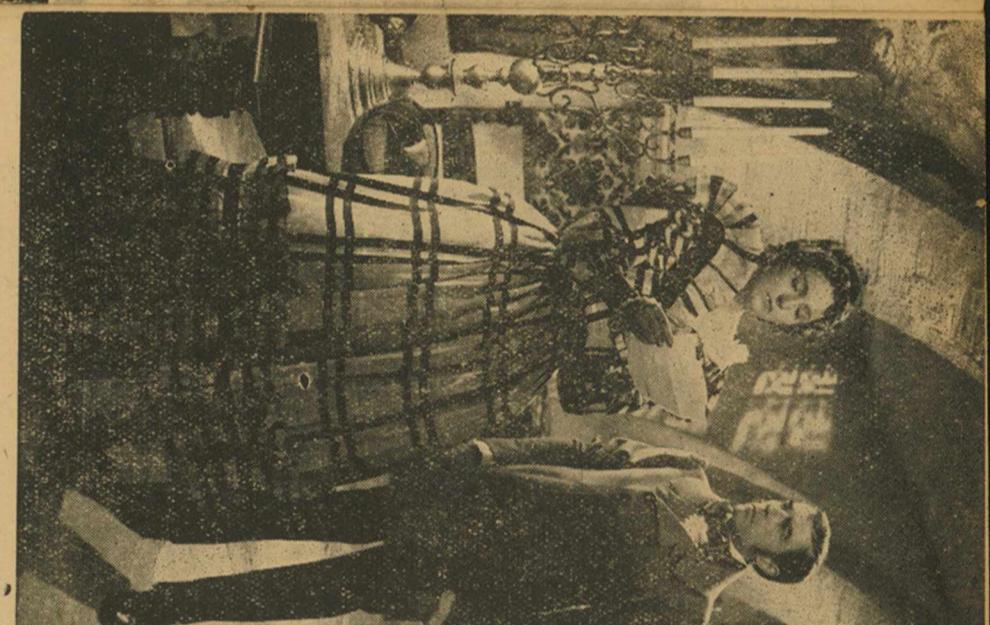
43, Boulevard de la Madeleine

Tel. : National 26-82

MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction : Géf GILLAND

Abonnements France :
1 an : 85 frs, 6 mois : 45 frs.
Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — Marseille



LE VOYAGEUR
DE LA TOUSSAINT.

Il est encore des gars qui verbalement et anonymement, ou publiquement et par écrit, dénigrent la production cinématographique française actuelle. Je veux bien croire qu'ils sont sincères. Ils s'imaginent avec tant de force que tout était tellement mieux « avant », que tout, naïvement ils ne s'aperçoivent pas de ce qui a changé. Il y aurait un certain nombre de films à leur donner en réponse.

Le Père Noël: Dernier Atout; **Le Mariage de Chiffon**, Lettres d'Amour, **Les Visiteurs du Soir**, **La Nuit Fantastique**, **Les Inconnus dans la Maison**, **Le Lit à Colonnes**... j'en cite en vrac quelques uns.

Il en est d'autres, tout récemment encore obtinément : **Quai des Brumes**, **Quai des Brumes...** Nous avons maintenant une ré-

aison aussi à **Quai des Brumes**, c'est le **Voyageur de la Toussaint**. Louis Daquin qui avait attiré l'attention avec son inégal **Nous les Gosses**, mal placé pour se défendre après **l'Enfer des Anges**, affirme cette fois sans discussion non seulement son autorité, son métier, sa classe, son talent, mais encore une chose assez rare même dans les plus grands réalisateurs : son sens de l'atmosphère. Il n'est pas le premier qui nous image une œuvre de Simenon à l'écran, oh non ! Simenon est devenu un « auteur cinématographique en vogue »... et pourtant en voyant **Le Voyageur**, j'ai eu cette réaction pour la première fois et dès les premières séquences : mais c'est du Simenon. Car il n'y a pas à s'y tromper, il y a la lourdeur angoissante de Simenon, sa brume et sa crasse, sa passion aussi et celle de ses personnages.

With lui les coups de théâtre ont d'autant plus de résonnance qu'ils sont fournis, ils perdent peut-être en clinquant, mais il y gagnent tellement en force. Les adaptations et le réalisateur ont su sacrifier le clinquant. Par contre tous les moyens sont mis en œuvre, la photographie, belle, chevreaux, plus soignée de faire beau que d'épater ; l'exposé, la direction servie des interprètes. Même Jules Berry, si souvent imburvable avec son insupportable facilité est ici ébouillant de désinvolture. Il est d'ailleurs servi par un texte de qualité qui lui se permet certains effets acrobates. Je n'en veux pour exemple que celle où

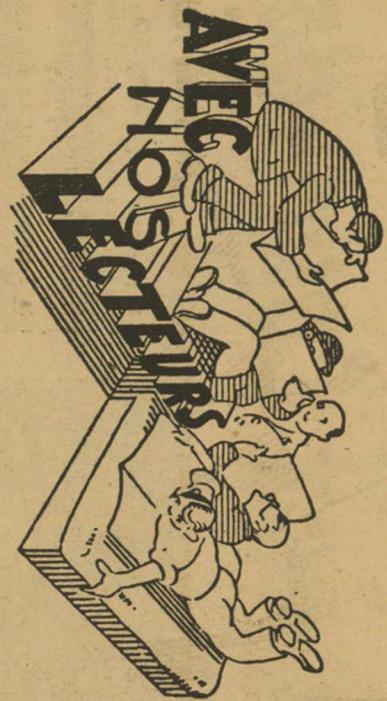
Gilles Mauvoisin trouvant tout un matériel de cambrioleur devant le coffre de son oncle, rapporte tout cela à Berry qui il suscite en lui déclarant, en coup de théâtre précisément : « Je vous rapporte le matériel de vos complices ! » et Berry très à l'aise de répondre : « Oh, mon cher, ce n'était pas la peine, je l'aurais fait demain ! »

Le film se passe parfois le luxe de monter jusqu'à la tragédie, sans être ni phrasé ni « pompier », telle cette scène d'aveux de Garnelle Dorzat, disant jusqu'où elle est allée pour un fils qu'elle reconnaît ignoble... c'est tout d'un coup un très grand souffle qui passe de l'écran sur la salle et l'on comprend en voyant Dorzat tout ce qui sépare la vedette publique et la grande comédienne. Pour monter moins haut, Assia Néris, dans la note Michèle Morgan, un peu énigmatique, est très à sa place. Simone Valère, au petit moins agréable, est à noter bien soigneusement sur les tablettes à prévisions, on la retrouvera, elle a marqué de beaucoup... mais elle a marqué de beau-

ment moins haut. Assia Néris, dans la note Michèle Morgan, un peu énigmatique, est très à sa place. Simone Valère, au petit moins agréable, est à noter bien soigneusement sur les tablettes à prévisions, on la retrouvera, elle a marqué de beau-

ment moins haut. Assia Néris, dans la note Michèle Morgan, un peu énigmatique, est très à sa place. Simone Valère, au petit moins agréable, est à noter bien soigneusement sur les tablettes à prévisions, on la retrouvera, elle a marqué de beau-

Les Programmes à Marseille SALLÉS RECOMMANDÉS



Henri G. à Clermont-Ferrand. —

Voici les principaux interprètes des films qui vous intéressent :

Après l'orage : René Dary, Guy

Prim, Jean Dauvand, Jules Berte,

Lysiane Hey ; *Illusion* : Brigitte

Horney, Johannes Heesters ; *On a*

volé un nombril : Willy Louis, Liu

de Marien ; *Police Mondeuse* :

Charles Vanel, Larquier, J. L. Bar-

rau, Alice Field, Josceline Gaët

Crépuscule : Emil Jannings, Ma-

riane Hoppe ; *Musique de Rêve* :

Lilli Waldmuller, Marte Larred,

Benjamin Gielli ; *Les Anges noirs* :

Henri Rollan, Fiorelle, Suzy Prim,

Paul-Bernard, André Rouche, Dina

Baldoni ; *Les Mutinés de l'Elsemur* :

Jean Murat, Winnie Wintritt, An-

die Berley ; *L'Empreinte rouge* :

Maurice Lawrence, Colette Dar-

feul. Pour *Le Chant de l'Exil* et *La*

Vie de Bohème, vous n'allez

pas nous faire croire que vous

n'en avez pas assez souvent lu la

distribution dans *La Revue de*

l'Exon... et ailleurs. Et puis, à

l'avvenir: pas plus de trois ques-

tions par lettre, S.V.P.

Lucia S. à Musidora. — Le ve-

dette de *La Femme aux tigres* était

l'actrice Feiller. Les films de Vi-

viane Romance sont *La Bandera*,

Retour au Paradis, *L'Ange du Fo-*

ver, *Les deux favoris*, *La belle*

équipe, *Le Puritain*, *L'Étrange M*

Victor, *Naples au Balser de 'eu*,

La Maison du Mattois, *Prison de*

Femmes, *Gibraltar*, *Le Joueur*, *La*

Tradition de Minuit, *Angélica*, *Ve-*

rus Avengile, *Une Femme dans la*

ruin, *Cartacalha*, *Feu Sacré*, *Cor-*

men, *La Boîte aux rêves*.

G. Rolland à Grasse. — Jacques

Tavoli ne fait plus de cinéma. Il

à eu également un rôle important

dans *La Guerre des gosses*. L'in-

terprète de *Sans famille* auquel

vous faites allusion est Serge Gra-

ve Jean Claudio fait surtout de la

radio en ce moment. Nous pouvons

lui transmettre une lettre. En ce

qui concerne le solde de vos mul-

tiples questions, faites vous-même

une sélection de celles qui ont le



Blanche C. à Romans. — Prière de donner vos nom et adresse à l'occasion de publier des articles détaillés sur Charles Trentet et Marceline Robinson. Patientez encore un peu. Il est dommage que vous n'ayez pas encore vu le premier à la scène, qui reste à notre avis avec le disque, son véritable document. *Frédéric* n'a sans doute pas modifié votre opinion sur lui en tant qu'artiste de cinéma. Quant à Madeleine Robinson, que nous tenons nous aussi pour une excellente artiste, avouons qu'elle n'a pas eu grand peine à écraser dans le film que vous citez, la blonde et infirme vedette dont vous parlez...

G. E. à Clermont, M. P. à Cha-

milles. — Lettres transmises.

J. O. Le Beauet Annemasse. — Non, nous n'avons pas la photo des artistes que vous citez. Et si nous ne les avons pas, comment vous répondre. Décidément, nous allons faire imprimer cela en tête de chaque numéro !

Stella D. à... — Même réponse qu'à Blanche C. à Romans. En outre : soyez plus brefs, posez moins de questions à la fois, et n° nous demandez pas d'adresses.

Guy P. à Perpignan. — Lettre transmise à Johnny Hess. Si l'on ne trouve pas à Perpignan l'échéance pour danser "le" swing, cela rendrait à prouver que votre ville échappe encore à la vague de saison générale. Nous ne connaissons d'ailleurs pas de méthode consistantement de rythme, ayant jusqu'ici régulièrement évolué d'admirable à admirable, dans le cercle de nos collaborations ou de nos amitiés.

Jacqueline et Christiane à Toulouse. — Le rôle du Capitaine Douglas Rogers dans *Femmes pour Golden Hill* est tenu par Viktor Staal. Nous ne pensons pas que sa photo soit le commerce. Peut-être pourriez-vous essayer à l'Agence de P.A.C.E. à Toulouse, 22 rue Constantine, mais nous ne vous garantissons pas le succès...

Rossi R. à Monte-Carlo. — C'est ça que vous appelez "donner son adresse" ? Etes-vous nais au vuvez pas à Blanche C., Stella D. etc.

G. Mistral à Gavaillon

Le Gérant à A. de Masi



Relys barbu et Guy Sloux dans *Feu Nicolas*.